



COMPÉTITION
FESTIVAL FFA
2024



PRIX CINÉMA 2024
FONDATION
BARRIÈRE
FONDATION D'ENTREPRISE



TROIS BRIGANDS PRODUCTIONS et WILD BUNCH présentent

Valeria
Bruni Tedeschi

Félix
Lefebvre

Lubna
Azabal

Vie Une Rêvée

un film de
Morgan Simon

AU CINÉMA LE 4 SEPTEMBRE

DISTRIBUTION

WILD BUNCH

65 rue de Dunkerque

75009 Paris

distribution@wildbunch.eu

01 43 13 21 87

France – Durée : 1h37 - Format : 1.66 - Couleur – 5.1

wild bunch

Dossier de presse et matériel iconographique disponibles sur www.wildbunchdistribution.com

RELATIONS PRESSE

Monica Donati

Assistée par Pierre Galluffo

monica.donati@mk2.com

06 23 85 06 18



Synopsis

Nicole a une vie de rêve.

À 52 ans, elle vit dans une cité HLM de banlieue avec son fils de 19 ans, Serge, qui ne la supporte plus. Endettée et sans emploi, elle se voit retirer chéquier, carte bleue, et ses rides se creusent sans qu'elle ne puisse rien y faire. Et si, à l'approche de Noël, la vie se décidait enfin à lui sourire ?



Entretien de **Morgan Simon**

Votre premier long-métrage, *COMPTE TES BLESSURES*, évoquait une relation père-fils. Pour ce deuxième long, c'est la mère, déjà présente dans vos courts-métrages, qui est au centre. D'où vient ce besoin d'évoquer la figure maternelle ?

En grandissant, on regarde ses parents différemment. J'ai pris conscience du parcours de ma mère et j'ai voulu questionner ce qu'elle a vécu. Cela avait un sens intime bien sûr et c'était aussi un angle qui me semblait pertinent pour questionner plus largement notre société. Je crois que mon but ultime c'était aussi de rendre ma mère immortelle... Elle apparaissait dans un de mes courts-métrages, *RÉVEILLER LES MORTS*, comme un fantôme. C'était l'histoire de deux frères qui faisaient réapparaître leur mère disparue grâce à une potion magique qu'ils avaient trouvée sur Internet. Déjà, j'avais cette nécessité-là, cette envie de fixer cette figure pour toujours.

Était-ce intimidant pour vous de faire ce film autour d'un personnage de mère qui est aussi un peu la vôtre ?

Ce film, j'y pense et j'en ai rêvé depuis longtemps. C'est un film que j'ai commencé à écrire il y a dix ans à la Fémis. Il était centré sur le personnage du fils à la base et, au fur et à mesure, en ayant fait *COMPTE TES BLESSURES* qui était aussi centré sur le fils, je me suis rendu compte que parler du

personnage de ma mère avait un tout autre intérêt, c'était plus fort. Il y avait plus à raconter, des choses que je trouvais importantes. Notamment qu'à 50 ans, on peut se réinventer, se réapproprier sa vie, se redécouvrir, appréhender autrement la personne qu'on est et qu'on s'autorise à être. Dans ce processus, j'ai vraiment compris le côté iconoclaste de ma mère, sa modernité, qui pouvait en faire un personnage de cinéma, en plus de lui rendre hommage. Dans ce qu'elle et moi avons traversé, c'est-à-dire un déclassement social, des problèmes d'argent et de surendettement, il y avait tant à dire, tout en étant baigné d'un cocon d'amour infini de sa part. Pas mal de scènes du film viennent de moments ou de situations réellement vécus. Ma mère n'a réellement pas eu un travail parce qu'elle devait prendre le RER. Elle a vraiment voulu donner son corps à la science pour ne pas que je paye les frais de son enterrement. Évidemment, ce n'était pas un cadeau de Noël comme dans le film, mais l'idée, bien sûr, quand on veut raconter une histoire, c'est de pousser les curseurs le plus haut possible. Elle a vraiment rencontré une femme quand elle avait la quarantaine, dans les années 1990, qui a été pour elle une libération. Elles sont d'ailleurs toujours ensemble. On a vraiment eu des souris dans notre appartement à Créteil qui ressemble beaucoup à celui dans lequel évoluent les personnages. Je suis allé assez loin dans ce processus intime pour pouvoir par ailleurs inventer, réinventer et réenchanter tous ces souvenirs.

Est-ce que ce n'est pas compliqué, justement, de se retrouver quasiment dans un décor connu et de reproduire des situations vécues? Est-ce qu'il n'y a pas un moment où vous êtes intimidé par ce que vous mettez en place?

En réalité non, car j'ai, je crois, de la distance. Mais j'y ai pensé le dernier jour de tournage lors de la dernière scène du film. J'ai tourné le plus possible dans l'ordre chronologique pour suivre au plus près l'évolution des sentiments des personnages et inventer des choses au fur et à mesure. Comme ça, un peu au jour le jour, tu sais que tout ce que tu inventes peut avoir des conséquences et tu peux agir dessus dans la suite du tournage. Pour la dernière scène du film donc, nous tournions dans un buffet à volonté dans lequel on va avec ma mère, qui est à côté de chez elle. D'ailleurs, c'est la première fois qu'elle venait sur un plateau voir comment je travaillais. Elle avait évidemment peur du film, de ce qu'il pouvait raconter, mais elle a vu que l'équipe la regardait avec tant d'émotion, elle a entendu les répliques qui étaient dites par Valeria Bruni Tedeschi et par Félix Lefebvre, elle a senti la tendresse et le lien qui les unissaient. Mais je me souviens que tourner cette scène-là était un peu vertigineux parce que pour le coup, c'était un endroit connu de nous deux, où les acteurs disaient des répliques que nous avions dites, aux mêmes places que nous occupons habituellement, avec ma mère derrière le combo! Et en plus de l'émotion d'une fin de tournage, il y avait une tempête dehors, c'était émotionnellement chargé. Il y avait quelque chose de l'ordre du tourbillon. C'est le seul moment où j'ai senti ce truc-là, en tout cas.

Le film s'inscrit dans la chronique du quotidien et est centré autour de ce portrait de femme, de mère. Comment avez-vous travaillé l'écriture du scénario?

Oui, c'est vraiment un portrait de cette mère. Durant dix ans, j'ai accumulé plein d'idées, des dialogues, des choses que pouvait dire ma mère et qui me semblaient vraiment uniques ou drôles. Lorsque j'ai décidé de faire le film, finalement, réécrire tout ça a été assez naturel. J'accumulais les éléments dans un fichier et, au bout d'un moment, j'ai senti que ça prenait forme et l'écriture a été assez intuitive. La rencontre importante a été celle avec les équipes de Wild Bunch alliées à Fanny Yvonnet qui avait produit deux de mes courts-métrages. Ça s'est tout de suite emboîté et on s'est lancés avec beaucoup de croyance dans ce film et d'enthousiasme.

L'un des points capitaux, c'était le casting. Valeria Bruni Tedeschi s'est tout de suite imposée à vous pour le personnage central de la mère?

Oui, Valeria est une actrice dont le jeu irradie toute scène dans laquelle elle se trouve, elle crée énormément de liberté et d'espace d'expression. Avec Valeria, j'ai senti qu'on pouvait pousser le jeu loin, que cela pouvait dépasser ce qui avait été écrit, tant dans l'émotion que dans l'humour. Avec Valeria, il y a tout, elle sait tout faire. Il y a un lâcher-prise absolu et une pureté. J'aime énormément la direction d'acteur, j'aime aller chercher les choses plus loin que ce que j'ai écrit. Le seul doute venait du fait que Valeria venait



d'une famille assez aisée, j'avais peur qu'elle en ait les tics, les intonations, c'était vraiment une question pour moi, sachant d'où je viens. Valeria elle-même a soulevé cette question lors de notre premier rendez-vous, mais à la seconde où je l'ai rencontrée, j'ai su que c'était Nicole, je n'ai eu aucun doute. Elle avait cet air rêveur qui m'a emporté et convaincu. Ce questionnement, que certains pourront avoir avant de voir le film, s'est dissipé aussi vite pour toute l'équipe tant Valeria est désarmante de vérité. Elle a donné beaucoup de temps, on a fait beaucoup de lectures ensemble, on a fait beaucoup d'essayages costumes. Elle a rencontré ma mère avant le tournage dans son HLM dans le Val-de-Marne. J'ai pensé sur le moment que finalement cette rencontre n'était peut-être pas si utile que ça, Valeria m'avait dit «Je n'ai pas forcément besoin de le faire, mais je le fais parce que tu me le demandes et que je pense que c'est important pour toi». Mais en moins de deux heures, Valeria a tout pris de ma mère qui est quelqu'un d'humble, de discret. C'était très émouvant sur le tournage de voir parfois des attitudes de ma mère que Valeria avait absorbées, sans même peut-être qu'elle cherche à le faire, c'est fort d'avoir réussi à faire ça. Tout cela montre une vraie humanité, une vraie curiosité de sa part qui m'ont touchées. Je l'ai pris comme une forme de respect pour ma mère, avec l'envie de donner à son personnage une grande dignité. Valeria sera celle qui pour toujours aura incarné ma mère à l'écran. Quelle chance et quel précieux cadeau.

Et on peut imaginer que c'est aussi compliqué de confier à un acteur son propre rôle, un personnage-miroir...

Ce n'est qu'au fur et à mesure que j'ai compris que c'était moi! On a organisé des essais avec la directrice de casting Marlène Serour et Félix Lefebvre s'est très vite imposé. Félix a été très créatif et drôle. C'est devenu un ami depuis la prépa et on se voit régulièrement. J'aime pouvoir parler aux acteurs pendant les prises et Félix rebondissait sur chaque idée, c'était jouissif. Il sait inventer, puis revenir sur le texte, jouer dans le sens de s'amuser aussi, j'aime vraiment ça. Les scènes de casting n'étaient pas des scènes du film d'ailleurs, mais des scènes en plus que j'ai écrites pour permettre d'explorer les situations et les personnages. Félix a toujours été bienveillant tout en étant détendu vis-à-vis de la charge de jouer un rôle pas très loin de moi... L'alchimie a été évidente et forte avec Valeria qui a toujours été inclusive, elle donne beaucoup aux acteurs en face. Le jeu d'acteur, ce n'est que de la réaction finalement, c'est action-réaction et si quelqu'un ne te donne rien en face, c'est très dur de créer quelque chose de juste. Valeria, elle donne, elle donne tout le temps et je pense que ça a poussé Félix, tout comme lui l'a poussée dans ses retranchements, amenant les scènes et le film plus loin que ce qu'on pouvait imaginer.

Comment avez-vous travaillé les équilibres entre le combat intime et le fait social ?

C'était complètement conscient de raconter à la fois l'intime et à la fois d'avoir cet aspect social, car la société a des conséquences directes sur l'intime. Je pense à *QUIA TUÉ MON PÈRE* d'Édouard Louis, avec qui d'ailleurs j'ai fait un film court (*NOUS NOUS REVERRONS*). Le fait que cette femme décide de donner son corps à la science comme cadeau de Noël, par exemple, raconte quelque chose de non négligeable socialement : comment quelqu'un décide de faire ça, d'aller à ce niveau de renoncement pour ne pas mettre en difficulté financièrement son fils avec ses funérailles. Sur le plan intime, ça raconte le sacrifice total d'une mère pour son fils, d'un amour démesuré qui doit retrouver un équilibre. Car elle n'a que lui dans sa vie. C'est l'histoire d'une femme qui a été déclassée et qui n'a jamais vécu dans une banlieue. Plus largement c'est l'histoire de gens qui finalement ont dégringolé socialement, se retrouvent dans un endroit où ils ne veulent pas être et qu'ils rejettent pour, au final, se rendre compte qu'il y a peut-être aussi une issue là où ils vivent. Je voulais qu'on trouve de la lumière dans cette cité, de la couleur dans les décors, surtout en intérieur, en contraste avec la grisaille du béton des extérieurs. L'intérieur des HLM est souvent dépeint dans les films de façon triste, alors que les gens ont du goût, de la personnalité, égaillent au contraire leur environnement, y mettent beaucoup d'eux, c'était un enjeu de direction artistique très important pour moi. Le rapport entre Nicole et la cité questionne la capacité, ou en tout cas la possibilité, d'un dialogue entre des gens

qui ne se connaissent pas et qui vivent à côté les uns des autres sans avoir d'interaction. Dans le film, il y a cette scène dans le bar vers la fin où les personnages trouvent un endroit de dialogue sur la figure de la mère et leur situation sociale. Mais il y a aussi des quiproquos, des blessures que l'on sent ancrées, on perçoit cette difficulté à communiquer, à accepter la différence de l'autre. Ayant passé la moitié de ma vie dans des cités, je vois à quel point le dialogue n'est pas simple, mais il n'est pas impossible. Le film nous prévient en revanche que nous ne sommes pas loin de tensions qui pourraient devenir irréconciliables si la politique nous éloigne toujours plus du vivre-ensemble.

Dans la deuxième partie du film, c'est pourtant bien dans ce cadre que la lumière apparaît lors de sa rencontre avec le personnage interprété par Lubna Azabal...

Je pense que quand on vit les mêmes choses, ça finit par nous rapprocher, mais il faut accepter qu'on vive ces choses-là. Nicole tombe tellement bas dans sa vie au cours du film qu'elle n'a plus rien à perdre, ses peurs n'ont même plus de prise sur elle, elle est donc poreuse à tout ce qui peut arriver. La rencontre avec le personnage de Norah est décisive, c'est quelqu'un qui la fait se remettre à vivre, la réanime. Il y a quelque chose de l'ordre de la sororité qui se joue entre elles aussi, tout comme avec la conseillère à l'emploi d'ailleurs interprétée par Antonia Buresi. Grâce à Norah, Nicole reprend confiance en elle-même, se redécouvre, redécouvre son corps. Elle appréhende à nouveau aussi le corps de



l'autre, elle se réinvente. Le film nous dit que finalement à 50 ans, on n'est pas foutu, ce n'est pas terminé, ça peut être le début de quelque chose, un nouveau départ. Lubna est, elle aussi, une actrice immense et elle a vraiment donné quelque chose de très fort face à Valeria. Son personnage, c'est un personnage libérateur, qui fait de la dynamique du film soudain un trio. Je pense que c'est ça qui est émouvant aussi, le fils doit composer avec elle désormais. C'est beau de voir leur complicité, leurs silences. Serge accepte et y voit une bonne chose que sa mère ouvre un nouveau chapitre dans sa vie.

Il y a un aspect conte dans ce film, comment l'avez-vous abordé ?

Le film a un côté conte oui, comme l'évoque son titre. Le personnage de Nicole a quelque chose de fantaisiste, de rêveur et de maladroit que j'ai aimé travailler, un peu comme dans une comédie italienne. J'aime ces personnages de losers quelque peu décalés qui finissent par devenir des héros que la lumière et le destin attirent à eux. Je vois Nicole comme une fleur presque fanée qui se remet à bourgeonner et qui finit par s'épanouir. C'était assez émouvant à voir pendant le tournage. Je me souviens que, pendant la scène de danse sur la musique de Dalida entre Norah et Nicole, j'étais ému pour Nicole, je trouvais que c'était vraiment beau ce qui lui arrivait, de la voir se rouvrir aux autres, comme les pétales d'une fleur touchés à nouveau par le soleil. J'ai senti la métamorphose au cours même du tournage. *UNE VIE RÊVÉE* se passe au moment des fêtes de fin d'année et il y

a un peu de cette magie des films de Noël que j'affectionne beaucoup. Ça donne au film un côté conte social qui raconte aussi l'idée d'une revanche sur la vie.

La musique a une place importante dans vos films, quel en a été l'apport dans *UNE VIE RÊVÉE* ?

La musique est là dès l'écriture. Sur ce film, j'ai aussi senti au cours du montage qu'il appelait de la musique originale. Avec le compositeur David Chalmin, nous avons beaucoup travaillé en studio pour trouver le thème de Nicole, ce mélange de maladresse, de sincérité et d'émotion, tout en cherchant à éviter bien sûr le pathos. Je me souviens lorsque l'on a trouvé la musique sur la première scène du film avoir senti qu'on avait capturé son âme. On a pu avoir « *PAROLES, PAROLES* » de Dalida qui me semblait parfaite, comme si Lubna Azabal incarnait une version d'Alain Delon en un peu plus sincère... « *SI L'ON RIDE* » est un morceau que j'adore et qui sied bien à la vibration du film. Je crois qu'on a réussi à trouver le bon équilibre entre musique originale, musiques issues de l'univers de Nicole et celles venant du quartier qui l'entoure.

Comment avez-vous abordé la mise en scène sur ce deuxième long-métrage ?

Dans mes précédents films, j'ai beaucoup tourné en caméra portée, notamment *COMPTE TES BLESSURES*. Mais sur *UNE VIE RÊVÉE*, filmer sur pied avec une caméra fixe me semblait correspondre plus à Nicole qui est arrêtée dans sa vie. Avec le chef opérateur Sylvain Verdet, on a essayé de composer des cadres tout en laissant vivre les scènes. Le film est tourné en format 1.66 qui permet d'isoler les personnages sans les enfermer. On a parfois fait des prises de 20, 30, 45 minutes. Même si le scénario est vraiment notre guide, je modèle les scènes en direct, je creuse les moments avec les acteurs, je veux explorer toutes les possibilités. C'est un mélange de grande préparation en amont et d'instinct sur le moment.

Votre mère a-t-elle vu le film ? Qu'en a-t-elle pensé ?

Ma mère est ma première fan ! Elle voit tous mes films en fin de montage image, et ce sur son petit ordinateur. Cela a été pareil pour *UNE VIE RÊVÉE*. Le film l'a émue, elle a trouvé Valeria et les acteurs incroyables, elle a trouvé qu'il était très fort émotionnellement. Après bien sûr, elle est un peu gênée de montrer tout cela de sa vie, cette période de galère pour elle ne la définit pas, et elle trouve que sa déco était bien meilleure !

Une anecdote de tournage ?

À la fin de la première semaine de montage, on dérushait avec ma monteuse, Marie Loustalot, la scène de dispute de Noël où les acteurs se hurlent dessus, cassent des choses. Au bout d'un moment, on entend frapper très fort à la porte de la salle de montage qui était située dans un immeuble. J'ouvre la porte et tombe nez à nez avec trois policiers. J'ai tout de suite compris pourquoi ils étaient là ! Je leur ai dit que nous montions un film, ils sont restés figés quelques secondes, m'ont demandé s'ils pouvaient venir vérifier. Ils sont entrés avec tout leur attirail, ont vu la scène entre Valeria et Félix, et sont restés sans voix. Je leur ai dit que ça devait être crédible comme scène alors, l'un d'eux m'a répondu que oui... Ils étaient abasourdis et en même temps tellement soulagés que ce ne soit qu'une scène de film, car ils avaient fait tout l'immeuble. Ils entendaient hurler depuis des conduits d'aération sans comprendre d'où cela venait et pensaient que c'était vraiment grave. Ils ont pris le nom du film et sont partis, encore hallucinés. Je suis allé m'excuser auprès des voisins qui les avaient appelés, ils étaient eux aussi soulagés et nous ont incité à continuer. Avec ma monteuse, on était sidérés et hilares en même temps, on s'est dit qu'on devait être sur la bonne voie !

Entretien de Valeria Bruni Tedeschi



Comment avez-vous réagi à la lecture du scénario de Morgan Simon ?

J'ai trouvé le personnage de la mère très touchant, dans sa solitude, dans sa fragilité, dans sa détresse, un peu comme quand on évoque « *les derniers qui seront les premiers* ». C'est quelqu'un qui est en dernier, elle est seule, elle est humble, elle est un peu oubliée par la vie. Et finalement la roue tourne, peut-être grâce à quelque chose d'un peu miraculeux qui se passe dans sa vie, mais je pense surtout grâce à son désir de vivre. J'aime beaucoup cette expression, et cette idée : « la roue tourne ». Elle me reconforte, je la trouve juste et belle. Je pense qu'il faut l'avoir en tête tout le temps dans les périodes dures d'une vie. Parce que tout le monde passe par ces périodes et quand on n'est pas dans un moment difficile, on a tendance à l'oublier et à passer à côté des gens sans les voir. Nicole me semblait être l'une de ces personnes à côté desquelles on passe sans les voir. Ça m'émeut, ça me touche beaucoup et je pense que c'est aussi l'une des raisons pour lesquelles je fais ce métier : pour regarder les personnes à côté desquelles je passe.

Vous avez dit oui sans hésitation ?

J'ai eu une hésitation ensuite qui m'est venue d'une injonction qu'il y a aujourd'hui dans la société, dans le spectacle, dans l'art. C'est une idée à laquelle je m'oppose complètement mais qui, malgré moi, m'a questionnée : on n'aurait pas le droit de représenter un personnage qui est d'une classe sociale dont on n'est pas issu, ou d'une situation qu'on ne connaît pas personnellement. Cette injonction va contre le métier d'acteur, contre le métier de l'art. De qui on parle, comment on en parle : c'est notre cuisine. On est dans des planètes de l'imaginaire. L'important, c'est d'être honnête. On a réfléchi sur cette question-là avec Morgan. Il sait de quoi il parle et où il va, il a su m'emmener précisément à l'endroit où il voulait.



Vous avez déjà et souvent interprété des personnages d'une classe sociale moins favorisée...

C'est comme si j'avais vraiment deux groupes de personnages dans ma vie de travail. Les personnages qui viennent plutôt d'une classe sociale proche de la mienne et les personnages qui viennent d'une classe sociale différente, plus modeste. J'ai toujours senti une grande joie, une grande liberté à être ailleurs que dans ma classe sociale. C'est très étrange. C'est comme si, en étant d'une classe sociale différente, plus modeste, j'avais plus de liberté physique, je trouvais ma vraie identité. Comme dans *NÉNETTE ET BONNIE* de Claire Denis ou, par exemple, dans *RIEN À FAIRE* de Marion Vernoux, qui sont des personnages, pour moi, très, très importants dans mon travail, des tournants. Tout ça pour dire que moi, instinctivement, je ne me sens pas du tout un imposteur en jouant ces rôles, alors que bizarrement je me sens un peu un imposteur tout le temps. Qui peut me dire que je n'ai pas une connaissance intérieure, imaginaire et émotionnelle de la misère, du chômage, de la solitude, des difficultés, des difficultés de la vie en général... ?



Il y a une lumière particulière, une espèce d'idéalisme qui vous intéressait dans le personnage de Nicole ?

Oui, beaucoup ! Le fait que ça soit un deuxième film, d'un très jeune réalisateur, ça, ça me donnait très envie. Puis, j'ai connu beaucoup de gaieté dans ce tournage ! Pour Nicole, la roue tourne grâce aux rêves, à la force du rêve, à la force du croire, et même maladroitement. Il y a quelque chose dans ce geste que je trouve très, très réjouissant. Il y a une sorte de bonté immanente du personnage qui est très touchante, de l'humilité et de la gentillesse aussi. « La gentillesse », par exemple, c'est un mot aujourd'hui très dévalorisé que je trouve extrêmement important, moi. Pour un acteur, c'est très inspirant la gentillesse. Peut-être que je ne suis pas très à la mode !

Est-ce qu'il y a une responsabilité particulière à endosser les habits de la mère du réalisateur ?

La responsabilité, pour moi, elle est dans le fait de jouer, de travailler tout simplement. Pour moi, c'est une responsabilité de jouer un personnage qui a existé, qui existe, ou qui n'a jamais existé, que ce soit un court-métrage, ou un long-métrage. J'ai un grand sens de la responsabilité dans mon travail. J'aime avoir ce mot en tête, « responsabilité », ça donne de la valeur à ce qu'on fait. Morgan m'a souvent dit que je mettais ma casquette comme sa mère. C'est un accessoire avec lequel je ne travaillais pas du tout mais lui a travaillé avec ça.

Quel directeur d'acteur était Morgan Simon sur le plateau ?

Très, très, très, très précis, très minutieux, très obstiné et en même temps, très enthousiaste. Je dirais minutieux et enthousiaste. Je garde un très bon souvenir de ce tournage et ce qui était beau, c'est qu'on allait vers la lumière. On l'a tourné assez chronologiquement, c'était une expérience très agréable à vivre. On partait d'une grande douleur, mais on allait vers la lumière.

Comment avez-vous abordé les deux duos que vous formez dans le film, avec Félix Lefebvre dans un premier temps, puis celui aux côtés de Lubna Azabal ?

Avec Félix, cela a été facile, on se connaissait du film d'Ozon (*ÉTÉ 85*, ndla) donc ça nous a beaucoup aidé, on était déjà un peu familiers. Ça s'est fait vraiment très naturellement, très vite. C'est quelqu'un pour qui j'ai instinctivement beaucoup de tendresse. Donc, on n'a rien fabriqué. Je n'ai pas l'impression qu'on a travaillé le rapport entre nos deux personnages. Le rapport est venu très rapidement parce qu'il y avait une vraie tendresse, une vraie sympathie. Même chose avec Lubna que je ne connaissais pas. Si je dois avoir une histoire d'amour avec une femme, je travaille comme si c'était avec un homme, dans le sens que c'est une rencontre. Ce qui est important, c'est de se rencontrer, de s'accepter, de s'apprécier et puis, après, les choses viennent. Donc, l'histoire d'amour est venue aussi très naturellement. Lubna, c'est quelqu'un qui me fait rire, qui m'a fait rire. On

s'apprécie et donc on arrive à nous voir danser ensemble, nous embrasser, pour nous il s'agit juste d'aller un peu plus loin dans quelque chose qui existe déjà dans la vie réelle, qui est juste quelque chose de doux et de bienveillant. Mon personnage est quelqu'un qui n'a pas eu de rapport depuis longtemps, donc c'est une forme de première fois. Il y a aussi une forme d'apprentissage parce que c'est vraiment la première fois avec une femme. Il y a quelque chose de très adolescent, de très pudique entre elles de très juvénile aussi. Puis il y a cette idée-là dans le film, que l'amour peut rejaillir à n'importe quel âge. Oui, c'est une idée qui me plaît, c'est un peu comme « la roue tourne », c'est très réconfortant je trouve. Mon personnage a eu une vie sentimentale vraiment pas marrante et là, c'est beaucoup plus doux. C'est comme ouvrir une fenêtre et on a l'impression qu'elle s'accorde enfin le bonheur, qu'elle se l'autorise.



Biographie

Né en banlieue parisienne, Morgan Simon est diplômé du département scénario de La Fémis. Ses courts-métrages se distinguent en festivals, notamment *ESSAIE DE MOURIR JEUNE* nommé aux César en 2016, *PLAISIR FANTÔME* sélectionné à la Quinzaine des Cinéastes à Cannes en 2019 et *NOUS NOUS REVERRONS* en compétition à Pantin Côté Court en 2022.

Son premier long-métrage, *COMPTE TES BLESSURES*, est soutenu par l'Atelier de la Cinéfondation à Cannes et récompensé dans de nombreux festivals internationaux dont San Sebastián. Salué par la critique à sa sortie en 2017, *COMPTE TES BLESSURES* est nommé au Prix Louis-Delluc du meilleur premier film.

En 2022, les courts-métrages de Morgan Simon font l'objet d'une édition DVD par JHR Films et d'une rétrospective à la Cinémathèque française. Morgan Simon fait partie du jury de la Queer Palm lors du 71^e Festival de Cannes. *UNE VIE RÊVÉE* est son deuxième long-métrage et a été récompensé du Prix de la Fondation Barrière 2024.



© Benjamin Guenault

Filmographie

Longs-métrages

- 2024** **UNE VIE RÊVÉE**
Prix de la Fondation Barrière 2024
- 2017** **COMPTE TES BLESSURES**
Mention spéciale au Festival de San Sebastián – New Directors
Nommé au Prix Louis-Delluc du meilleur premier film
15 récompenses, 50 Festivals

Courts-métrages

- 2021** **NOUS NOUS REVERRONS**
Narré par l'écrivain Édouard Louis
Festival Côté court de Pantin
- 2019** **PLAISIR FANTÔME**
Quinzaine des Cinéastes – Cannes
- 2015** **RÉVEILLER LES MORTS**
Festival de Clermont-Ferrand
- 2014** **ESSAIE DE MOURIR JEUNE**
Nommé au César du meilleur court-métrage
et au Prix Unifrance
- 2012** **AMERICAN FOOTBALL**
Primé au Festival Premiers Plans d'Angers

Liste artistique

NICOLE	VALERIA BRUNI TEDESCHI
SERGE	FÉLIX LEFEBVRE
NORAH	LUBNA AZABAL
AMINE	DYLAN BENHA-GUEDJ
YACOUBA	GÉDÉON EKAY
CONSEILLER BANCAIRE	FRANÇOIS DE BRAUER
CONSEILLÈRE À L'EMPLOI	ANTONIA BURESI
SAMIRA	TYA DESLAURIERS



Liste technique

SCÉNARIO ET RÉALISATION	MORGAN SIMON
PRODUIT PAR	FANNY YVONNET
	FLORENCE GASTAUD
EN COPRODUCTION AVEC	JEAN-YVES ROUBIN
	CASSANDRE WARNAUTS
	MORGAN SIMON
SCÉNARIO	MAGALI NEGRONI, GAËLLE MACÉ
CONSULTATION SCÉNARIO	MARLÈNE SEROUR
CASTING	SYLVAIN VERDET
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE	OPHÉLIE BOULLY
INGÉNIEUR DU SON	MORGANE AUBERT-BOURDON
SCRIPTES	PIERRICK VAUTIER
1^{ER} ASSISTANT RÉALISATEUR	THOMAS GRÉZAUD
DÉCORS	RACHÈLE RAOULT
COSTUMES	CAROLINE PHILIPPONNAT
MAQUILLAGE	MAUD QUIFFET
RÉGISSEUSE GÉNÉRALE	PATRICK ARMISEN
DIRECTEUR DE PRODUCTION	MARIE LOUSTALOT
MONTAGE IMAGE	VALÉRIE LE DOCTE
MONTAGE SON	SAMUEL AÏCHOUN
MIXAGE	DAVID CHALMIN
MUSIQUE ORIGINALE	WILD BUNCH
DISTRIBUTION FRANCE	PULSAR CONTENT
VENTES INTERNATIONALES	